

## Les bénédictins lorrains dans la réforme catholique

Claude FALTRAUER,  
docteur en histoire moderne, Université Lyon 2 Lumière,  
chercheur associé au CRULH, université de Lorraine  
professeur d'histoire-géographie au lycée Alfred Mézières de Longwy

### La réforme catholique en Lorraine

A chaque grande évolution de la société, l'Eglise a dû s'adapter notamment par le moyen de réformes liturgiques - sommet de l'iceberg visible par le plus grand nombre - mais aussi de manière plus fondamentale, plus spirituelle. Si la réforme liturgique souhaitée par le concile Vatican II est toujours au cœur de certains débats, elle a un précédent tout aussi marquant, celle voulue par le concile de Trente (1545-1563). Véritable révolution dans l'Eglise, ce concile répond aux préoccupations des catholiques dans un monde qui vient de prendre d'autres dimensions avec la découverte du "Nouveau Monde", sociétales avec le développement de l'imprimerie, religieuses avec les réformes protestantes, historiques avec une certaine redécouverte de l'Antiquité. Dans ce bouillonnement, l'Eglise s'adapte et se dote d'un nouveau visage, d'une nouvelle organisation. Parmi les évolutions introduites par le concile de Trente, figure la refondation des ordres religieux qui sont incités à s'organiser en congrégations. Y prend aussi place l'invitation à traduire dans l'architecture et le décor des églises l'expression de la foi catholique réaffirmée. Tout cela induit de nouvelles formes architecturales ou, pour le moins, de nouveaux aménagements liturgiques qui s'accompagnent aussi dans le cas des ordres religieux, d'une réorganisation spatiale des monastères. Inscrit dans la grande histoire de l'Eglise et de l'Occident, l'ordre bénédictin en traverse les périodes heureuses et douloureuses et se doit de s'adapter aux conditions temporelles.

Il est aussi bon de s'éloigner d'un présupposé dû grandement au fait de vouloir tout classer : "l'art religieux est médiéval ; l'art profane est renaissant ou moderne. Le premier est compris dépouillé de toutes les polychromies et des encombrements d'objets hétéroclites qui supportaient les dévotions et les curiosités d'antan. On ne dira jamais assez combien l'admirable collection du Zodiaque est responsable de cette vision réductrice du moyen âge pour avoir montré des sanctuaires vides"<sup>1</sup>. Et depuis le moyen âge, deux autres grandes vagues iconoclastes sont passées : celle de la Révolution française et le retour à la simplicité voulu par la réforme liturgique issue du concile Vatican II qui a conduit, dans une trop grande précipitation, à la perte de nombreux objets et décors. Appréhender aujourd'hui cette architecture religieuse régulièrement qualifiée de style caserne, dont les églises ont été détruites ou malmenées, se révèle exotique car ce sujet n'apparaît pas non plus comme une priorité dans l'étude de la vie religieuse, pourtant si riche, de l'époque moderne alors que les clichés sur une vie régulière relâchée perdurent.

Pour prendre un langage militaire qui convient bien à ce souci de réforme alors nécessaire, les ordres religieux sont autant de divisions, sur lesquelles l'Eglise a besoin de s'appuyer. Comme dans les corps d'armée, ils ont chacun leurs spécificités qui, d'ailleurs, peuvent varier assez sensiblement selon leur territoire d'implantation. Ainsi, dans ce que le professeur Taveneaux a défini comme une dorsale catholique, la Lorraine tient une place particulière : par son histoire déjà, par son emplacement dans l'échiquier européen d'alors et par la forte présence d'une Eglise

---

<sup>1</sup> PUPIL François; "L'effervescence artistique de la Lorraine des lumières au service de la foi" dans *Visages lumineux du catholicisme lorrain au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Nancy, Institut des Sciences religieuses – Délégation épiscopale aux Relations culturelles, 2005, pp. 15-21, ici p. 15

soutenue par les souverains. Citadelle de la foi, chaque monastère se doit de faire face aux réalités du monde qui l'entoure. Agités par les grands courants de pensées qui traversent ces siècles auxquels notre société doit beaucoup, les monastères sont aussi soumis à une réforme en profondeur tout en restant parties prenantes de la vie ecclésiale.

Dans le paysage religieux d'alors, la Lorraine se démarque aussi par la volonté forte d'appliquer les réformes tridentines. Pleinement intégrée à l'axe catholique allant de l'Italie à la Belgique actuelle en passant par la Savoie, elle est aux limites de l'avancée protestante. Par l'engagement d'évêques réformateurs, participant au concile de Trente, puis celui de la famille ducale de Lorraine, le pays voit éclore en quelques années trois fortes congrégations : l'Antique Observance est rétablie dans l'ordre de Prémontré à partir de Pont-à-Mousson, siège d'une université jésuite, alors que la personnalité de Pierre Fourier cristallise la réforme des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Pour les bénédictins, c'est la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. Le désir de réforme de l'ordre bénédictin se fait jour dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion du légat, évêque de Metz, Charles de Lorraine. Or il se heurte à un problème de taille, il ne reste alors pas un seul bénédictin en Lorraine qui ait connu la règle dans sa stricte application. Le cardinal légat fait donc venir de Trèves, deux religieux qu'il installe à Nancy dans un prieuré destiné à devenir la "pépinière des nouveaux bénédictins"<sup>2</sup> mais c'est un échec. Il décide alors de réformer l'abbaye de Saint-Mihiel afin d'en faire le centre d'une nouvelle congrégation. Cependant, là encore, c'est un échec. Ses envoyés sont reçus par les religieux du lieu peu enclins à se laisser troubler dans leur quotidien par le zèle du prélat. C'est alors qu'il songe à l'abbaye Saint-Vanne de Verdun pour y faire vivre les religieux de manière "honnête"<sup>3</sup>.

Erigée coniquement le 7 avril 1604 par un bref pontifical du pape Clément VII, la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe est tridentine dans son esprit, sa genèse et son organisation. C'est le jeune moine Didier de La Cour qui en est le porteur avec le soutien de cardinal légat, Charles de Lorraine et de l'évêque de Verdun Erric de Lorraine par ailleurs abbé des abbayes Saint-Vanne de Verdun et Saint-Hydulphe de Moyenmoutier. Elle est également soutenue par le Saint-Siège qui en autorise l'extension en 1607. Elle va ainsi essaimer en France, donnant naissance à la congrégation de Saint-Maur (1618) à celle de la Présentation Notre-Dame dans les Pays-Bas espagnols et au mouvement de réforme des monastères de Bavière et de Souabe. Cette oubliée de l'histoire joue bien un rôle d'importance dans les réformes mises en place à la suite du concile de Trente où les Lorrains sont bien représentés. Preuve de sa vitalité, le nombre de religieux demeurent stable durant tout les XVIII<sup>e</sup> siècle et les dernières prises d'habits ont lieu au printemps 1789 !

Cette volonté de réforme trouve en Lorraine, un terreau favorable tant la province est une terre d'abbayes. Cette forte empreinte religieuse est visible dès le moyen âge avec plusieurs grandes vagues d'établissements religieux. C'est déjà, après les premières fondations du haut moyen âge, l'arrivée massive des ordres mendiants. La grande famille franciscaine colonise alors les bourgs et villes de Lorraine, s'aventurant même parfois en pleine campagne. Les chanoines réguliers et séculiers contribuent à leur manière à cette prégnance de la vie religieuse en Lorraine, tout comme la présence forte de couvents de moniales et même dans le sud lorrain, des grands chapitres de dames nobles d'inspiration davantage germanique. N'oublions jamais que la Lorraine est un territoire autonome au sein du Saint-Empire et qu'elle est donc à la croisée des influences germanique et française. Ceci en fait, par ailleurs, une terre de conflits réguliers jusqu'au siècle dernier.

Les vannistes qui essaient en France et dans les Ardennes, se doivent d'être, par leur implantation ancienne et essentiellement rurale, des relais efficaces et sûrs de la réforme

---

<sup>2</sup> DIGOT Auguste, *Histoire de Lorraine*, 6 vol., Nancy, Vagner, 1856, ici tome III, p. 326

<sup>3</sup> *ibid*, p. 327

tridentine. Par leur présence forte et leur poids dans la société rurale de l'époque, ils ne sont pas sans influence sur les populations, ne serait-ce aussi que comme seigneurs d'Ancien Régime. Par la trace de leurs monuments, de leur cadre de vie, les vannistes montrent ce qui leur paraissait le plus important entre les honneurs du monde et la rigueur doctrinale, entre leur goût des études et la place de la prière dans leur quotidien et il serait possible d'ajouter entre la France envahissante et la Lorraine s'éteignant. Hommes d'époques révolues au quotidien parfois dur, ils se sont engagés au service d'un idéal religieux dont leurs vies et leurs écrits portent le témoignage tant par leur action pastorale malgré les problèmes de leur temps, que dans la pierre. Dans une région à l'histoire riche, les bénédictins de Lorraine ont laissé une trace profonde. Des premiers temps lorsqu'ils défrichaient les monts Vosges jusqu'à la Révolution française, ils ont été présents, parfois proches de populations dont ils sont issus, parfois moins ; parfois très préoccupés par la politique ou par les débats théologiques et parfois sources d'innovations pastorales.

### **La province bénédictine de Lorraine**

Berceau de la congrégation, la province de Lorraine couvre le territoire des duchés de Lorraine et de Bar en incluant Toul. A l'opposé, elle écarte les maisons des deux autres villes épiscopales, Metz et Verdun, rattachées à la province de Champagne ainsi que le monastère situé au nord d'une ligne reliant ces deux cités : Beaulieu-en-Argonne. Par contre, elle inclut la seule maison alsacienne de la congrégation : Munster. La province constitue un niveau important de l'organisation de la congrégation qui n'en compte que trois (l'abbaye, la province et la congrégation). Le niveau provincial est celui où se décident les noviciats, où se réfléchissent les suppressions éventuelles ou créations de maisons, où un visiteur fait le lien entre le gouvernement central de la congrégation et chacune de ses maisons. Les religieux vivent aussi cette réalité géographique car ils ne sont que fort peu nombreux à passer d'une province à l'autre et il apparaît des spécificités provinciales dans l'organisation même de la congrégation sans négliger pour autant les choix politiques ou l'évolution de la pensée qui change selon la province. D'autre part, elle constitue une constante dans les mutations de la carte religieuse plus générale de cette région à l'est de la France.

Car, au-delà même des aspects liés à l'organisation de la congrégation, la province de Lorraine offre une singularité supplémentaire, celle d'être alors dans un pays indépendant<sup>4</sup>, même si cela est à l'époque moderne, tout relatif tant les occupations françaises y sont fréquentes et longues. Les dix-neuf maisons de la province se répartissent en dix abbayes et neuf prieurés conventuels. Parmi ces prieurés, la diversité de situation est tout aussi intéressante puisqu'un prieuré a l'importance d'une abbaye par la place qu'il occupe sans toutefois en obtenir le titre (Flavigny,54) , que s'y trouvent aussi des prieurés-cures dont l'un dessert le grand pèlerinage lorrain de Saint-Nicolas-de-Port. Parmi les autres prieurés conventuels, l'un sert aussi de collège aux bénédictins allant étudier à l'université jésuite de Pont-à-Mousson et, tant parmi les abbayes que les prieurés, plusieurs possèdent des classes d'humanités ouvertes à tous. Ainsi, d'une étendue géographique assez limitée, la province de Lorraine offre tous les cas de figure pouvant se rencontrer dans la variété de statuts et d'histoire des maisons vannistes. Des maisons isolées au fond des vallées vosgiennes et aux origines se perdant dans le haut moyen âge aux fondations toutes récentes en milieu urbain ; de la grande abbaye co-chef d'ordre au simple prieuré-cure desservi par quelques religieux en passant par le prieuré au statut intermédiaire, toutes les situations sont représentées et peuvent constituer un excellent échantillon de la perception que

---

<sup>4</sup> Même s'il ne s'agit que d'une indépendance toute relative puisque le duché de Bar est à la France et la Lorraine est une terre d'Empire dotée d'une grande autonomie.

des religieux cloîtrés des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles peuvent avoir de leur cadre de vie et de la manière dont ils le concrétisent.

Ordre constructeur et répandu très tôt sur l'ensemble du continent européen, les bénédictins partent d'une simple recommandation de leur fondateur dans sa règle, au chapitre LXVI : "Il faut pour autant que l'on pourra, bâtir les monastères dans une situation commode, où l'on puisse avoir les choses nécessaires comme de l'eau, un moulin, un jardin, une boulangerie et d'autres lieux qui donnent facilité pour exercer des arts et des métiers différents, afin que les moines ne soient pas obligés de sortir de l'enceinte des murs"<sup>5</sup>. Les grands principes sont donnés et privilégient la clôture dans sa rigueur. La richesse venant, les monastères oublient ce souci de pauvreté et de devoir allier travail et prière. Aux activités manuelles sont préférés les travaux de l'esprit et à la sobriété des premières constructions succèdent des maisons dans le goût du temps. L'évolution de la situation administrative des monastères qui tombent sous le régime de la commende n'en favorise pas l'esprit régulier. Aussi, l'œuvre réformatrice souhaitée par le concile de Trente doit-elle aussi s'appuyer sur un renouveau architectural favorisé par la négligence des religieux non réformés et les malheurs du temps.

Les vannistes ont à faire face à leur arrivée, à des bâtiments très souvent peu engageants. Cette situation s'aggrave en Lorraine au XVII<sup>e</sup> siècle à cause de la guerre de Trente Ans qui s'y prolonge longuement, accompagnée des fléaux que toute guerre entraîne avec elle. Ainsi, pour les premières maisons réformées, les constructions purement vannistes à peine achevées sont-elles menacées et il faut tout reconstruire à partir des deux dernières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle. Le calme retrouvé dans l'état ducal et l'économie redressée vont favoriser une nouvelle campagne de reconstructions dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'autant qu'en Lorraine, le mécénat de Stanislas favorise les arts et l'architecture même si les vannistes n'en profitent que fort peu directement.

En Lorraine, comme partout, le contexte politique et socio-économique n'est pas sans effet sur les domaines artistiques mais il prend dans les duchés une ampleur particulière à cause de la taille même de l'Etat. L'étude à grands traits de ce contexte s'avère ainsi nécessaire et il en est de même pour le contexte artistique, tout spécialement dans le domaine de l'art religieux influencé par les spiritualités et courants de pensée présents dans les territoires lorrains. Les monastères, par leur organisation en congrégation, par les relations qu'ils entretiennent avec les grands du monde laïc et par le mouvement incessant des religieux<sup>6</sup>, ne sont pas des îlots préservés de tout aléa et repliés sur eux-mêmes. Bien au contraire, ce sont d'actifs foyers de vie intellectuelle bien sûr mais aussi de discussion philosophique et théologique où les débats religieux se mêlent à la politique environnante. Dans sa préface au catalogue sur *L'art en Lorraine au temps de Jacques Callot*<sup>7</sup>, Jacques Thuillier décrit l'art lorrain du XVII<sup>e</sup> siècle comme celui d'un "pays heureux, d'un peuple aimant la bonne chère, les foires et les fêtes, d'une aristocratie cultivée se plaisant aux cérémonies, aux ballets et aux danses ; [mais] aussi l'art d'un pays ruiné par la guerre, la peste et la famine, d'un pays où la mort était devenue le spectacle quotidien"<sup>8</sup>. Cet antagonisme, ces épreuves traversées par un peuple bon-vivant le marquent et marquent son expression artistique, coupant l'élan créateur et amenuisant considérablement les réformes religieuses.

S'il n'est guère possible de parler d'une école lorraine de peinture ou de sculpture, l'art dans la région au XVII<sup>e</sup> siècle n'en est pas moins marqué par de grands noms et surtout une forte

---

<sup>5</sup> *La règle de Saint Benoît, traduction nouvelle*, Paris, François Muguet, 1689, p. 204

<sup>6</sup> En effet, les religieux prononcent bien un vœu de stabilité mais au sein de la congrégation, pas dans une maison spécifique.

<sup>7</sup> Catalogue de l'exposition du Musée des beaux-arts de Nancy, 13 juin - 14 septembre 1992, Paris, RMN, 1992, p. 17

<sup>8</sup> *ibid*

influence italienne au détriment de l'art français. Les échanges entre les cours de Nancy, Mantoue et Florence sont devenus constants et réguliers<sup>9</sup>. Au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle, des liens se renouent avec l'Italie dans un duché resté très largement tourné, dans les domaines religieux et intellectuels, vers la France. Ce sont les artistes qui font le voyage en Italie et les artistes italiens qui viennent s'installer en Lorraine. Particulièrement nombreux à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du suivant, certains ne restent guère plus d'une décennie alors que d'autres s'installent définitivement. Dans le même temps, des Lorrains comme Siméon Drouin jouissent d'un certain prestige car ils ont longuement séjourné outre-mont<sup>10</sup>. Ainsi, des artistes de qualité peuplent d'œuvres d'art les églises et abbayes de la région à l'instar de Claude Bassot, Rémond Constant, Jacques Bellange, Claude Déruet ou encore Georges de La Tour, et ce grâce à un réel mécénat ducal et épiscopal qui participe à l'œuvre de catholicisation de l'espace face aux menaces protestantes<sup>11</sup>.

Par la force de la vie religieuse renouvelée par le concile de Trente qui est celle de la Lorraine de l'époque moderne, la présence monastique est accrue. Celle-ci fait naître des chantiers importants et les actions catéchétiques des minimes ou des jésuites nécessitent un recours important à l'image<sup>12</sup>. Jusqu'en 1635, la Lorraine et tout spécialement Nancy est une véritable ruche artistique. Le nombre de peintres en activité y est comparativement plus important que dans des villes de taille équivalente aux mêmes dates<sup>13</sup>. Ces peintres se connaissent tous car ils appartiennent souvent à des dynasties d'artistes ayant dans leur parenté des artisans ou artistes dans des domaines différents. Par mariage, ils entretiennent des liens entre eux. De plus, l'entrée dans la carrière est assez facile car il n'existe pas en Lorraine, de confrérie ou guilde d'artistes<sup>14</sup>.

### **L'action bénédictine**

Les ordres religieux cloîtrés ne le sont pas tous au sens actuel du terme. En Lorraine, les fils de saint Benoît mènent une vie pastorale parfois importante bien que ce ne soit pas leur vocation première. Ainsi, la réforme catholique prend appui sur eux pour se développer car ils sont dans les premiers temps de la réforme vanniste, globalement plus instruits que les prêtres séculiers et, de plus, la papauté les craint moins car ils sont bien souvent dans sa dépendance directe. Ainsi, l'immédiateté de certaines maisons, est pour elle une garantie face aux visées politiques du pouvoir séculier. Les réformes successives des ordres religieux entrent dans cette même optique avec le rôle fondateur de la congrégation de saint-Vanne et saint-Hydulphe dès 1604 et alors qu'en France, le cardinal de La Rochefoucauld pour les génovéfains ou le cardinal de Richelieu qui se fait élire abbé général de Cîteaux, confondent réforme religieuse et menées politiques. Ainsi, il apparaît important de voir ce que les vannistes entendent et pratiquent en termes de pastorale et notamment dans le cadre des paroisses qu'ils administrent.

Bien que n'étant pas un ordre apostolique, les vannistes exercent la charge curiale dans plusieurs paroisses des diocèses lorrains. Bien évidemment dans leurs territoires de nul diocèse mais aussi dans plusieurs paroisses attenantes à leurs maisons. Il n'y a guère que lorsque les maisons sont fort dépeuplées que les religieux ne desservent pas eux-mêmes les paroisses. En effet, les abbayes de la congrégation possèdent de nombreux prieurés non manuels où les religieux

---

<sup>9</sup> CABOURDIN Guy – GERARD Claude, *Lorraine d'hier, Lorraine d'aujourd'hui*, Nancy - Metz, Presses universitaires – éditions Serpenoise, 1987, p. 72

<sup>10</sup> PINON Pierre, "La capitale ducale de Charles III à Charles IV : Ville-Neuve et architecture nouvelle", *L'art en Lorraine... cat cit*, p. 93

<sup>11</sup> PARISSE, *op cit*, pp. 282-283

<sup>12</sup> SYLVESTRE Michel, "Aspect social de l'art en Lorraine", *L'art en Lorraine... cat. cit*, p. 56

<sup>13</sup> *ibid*, p. 53

<sup>14</sup> *ibid*, pp. 54-55

exercent la charge paroissiale y compris dans des cités importantes comme la paroisse Notre-Dame de Bar-le-Duc ou encore la paroisse Saint-Christophe de Neufchâteau, cité commerciale de la Lorraine du Sud aux confins de la Champagne et en lien avec la Bourgogne. Dans ces charges curiales, les religieux donnent généralement satisfaction aux villageois. En 1780, le chapitre général prescrit à chaque monastère de veiller avec un soin particulier à la célébration des fêtes locales qui se déroulent avec le concours des populations. Cette réglementation s'applique en particulier aux sanctuaires de la congrégation qui sont des lieux de pèlerinages fréquentés comme les prieurés de Saint-Nicolas-de-Port ou le Saint-Mont.

Si cette desserte de paroisses et chapelles par des religieux les amènent au contact des populations, à l'inverse, les habitants se rendent fréquemment dans les monastères pour assister aux offices liturgiques. Abbayes et prieurés de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe demeurent d'actifs foyers de vie spirituelle au service des fidèles et constituent un des pans du tissu religieux qui enveloppe la société d'Ancien Régime. En 1766, les prieurs unanimes rappellent l'utilité de leurs monastères pour un grand nombre de paysans des villages voisins qui, occupés aux travaux des champs ou à garder leurs fermes, viennent entendre la messe chaque dimanche dès 6 h du matin. L'horaire matinal et le nombre des messes dites par les moines sont, il est vrai, plus en rapport avec les contraintes de la vie rurale que ceux des paroisses trop urbanisées. La piété des populations et la confiance qu'elles témoignent aux religieux peuvent également se mesurer au nombre parfois très élevé de fondations de messes. Les laïcs se pressent plus nombreux encore aux offices des moines lors des grandes fêtes de l'Eglise ou du monastère. Rameaux, Semaine Sainte, rogations, Toussaint, grandes fêtes du Christ et de la Vierge, fête du saint patron et dédicace de l'abbaye, au total une vingtaine de circonstances annuelles, amènent les fidèles à l'église monastique. Outre les principales fêtes mentionnées ci-dessus, le premier dimanche de chaque mois attire la grande foule à l'abbaye.

La présence vanniste dans les paroisses reste aussi un lien particulier avec la population locale qui trouve là une occasion de piété affective les unissant aux religieux qui, les siècles passant, sont de plus en plus mal perçus notamment par la bourgeoisie locale comme c'est le cas à Saint-Avold ou pire encore, à Munster directement confrontée à la conversion massive de son Val Saint-Grégoire à la religion prétendue réformée. D'autant que, dans ce cas particulier, la seule relique conservée est la couronne du roi Dagobert qui sert de mitre à l'abbé. Cependant, l'abbaye de Munster profite de la piété populaire et du vaste mouvement des confréries pour en instituer une du Très-Saint-Sacrement en 1705 afin de "réparer le scandale de l'hérésie". Une confrérie du Saint-Sacrement est aussi érigée à Saint-Mihiel. Il est vrai que la ville est en butte à une présence protestante assez importante qui aboutit à l'exil ou la conversion forcée de ses membres. Ce sont les deux seuls cas avérés d'une confrérie instituée dans le cadre d'une église abbatiale. Ce sont néanmoins les confréries les plus répandues dans les paroisses, se développant dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle et souvent sous l'impulsion des jésuites qui bénéficient en Lorraine d'un soutien politique certain jusqu'aux derniers jours de Stanislas qui les encourage à poursuivre les missions dans les campagnes lorraines alors même qu'ils sont déjà interdits en France. Le but premier est de lutter contre l'hérésie protestante tout en réaffirmant le culte eucharistique et donc la place du clergé.

S'éloignant encore des lieux où sont attendus les vannistes en charge de cures, certains d'entre-eux exercent une carrière de prédicateur assez importante. Il en est ainsi, par exemple, de dom Remy Poirot, religieux de Saint-Avold en 1790 qui prêche en 1781 la station de carême dans l'église du chapitre de Remiremont, en 1787 à la cathédrale de Toul. En février 1789, il assure l'ouverture du carême à la cathédrale de Saint-Dié et en mars de la même année, il prêche la station dominicale d'été à Strasbourg, à la satisfaction des fidèles et des ecclésiastiques.

Ainsi, les abbayes vannistes développent peu d'actions pastorales permettant de les inscrire comme des modèles tridentins forts à l'image de ce que le condisciple de Didier de La Cour,

Pierre Fourier, va pouvoir expérimenter comme curé de Mattaincourt. Lorsque leur autorité, leur juridiction est reconnue (ou tolérée), les abbés n'œuvrent que peu comme des évêques en opérant ce qui est pourtant de leur compétence : des visites pastorales qui seraient l'occasion de mesurer leur implication dans le mouvement de la contre-réforme puis de la réforme catholique. Dom Calmet s'y emploie quelque peu et plusieurs documents subsistent pour en témoigner. Il visite ainsi à deux reprises de manière assez rapide, les paroisses de son district en 1730 et en 1749. A la suite de ces visites, il publie des Règlements, avis et ordonnances à destination des curés et vicaires dans lesquels il recommande l'usage du catéchisme de Besançon et éventuellement de celui de Toul avant de faire imprimer son propre catéchisme vers 1760.

Autre action pastorale de première importance dans la Lorraine moderne, le pèlerinage. Il a pour objet le culte du fondateur comme à Moyenmoutier où ce dernier retrouve une véritable ferveur avec les vannistes qui trouvent là aussi un argument dans leur lutte pour l'indépendance de leur maison qu'ils revendiquent comme étant de nul diocèse. Ainsi, sont écrites successivement en 1621 puis 1623, deux vies de saint Hydulphe. La première l'est par un religieux, dom Théodore Moy et la seconde par le prieur dom Jacques Pichard. La première est complétée par un *Essai sur les guérisons miraculeuses opérées à Moyenmoutier* dont l'auteur dit avoir été le témoin. L'effet est immédiat, le pèlerinage reprend dans un cadre renouvelé. Cela s'infirme à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'abandon d'anciennes traditions car s'il est vrai que pèlerinages et miracles ont fait "partie intégrante de l'arsenal de pastorale de la réforme catholique", ils ne sont plus si nécessaires quand les maisons sont rétablies,

A Bouzonville, le culte des reliques de la Passion assure la continuité de la maison dans ses heures difficiles. Durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, la piété populaire ne se dément pas : un pèlerinage autour des reliques de la Croix de l'abbaye de Bouzonville se développe notamment grâce au prieur dom Philippe Loupmont qui restaure ce pèlerinage en 1719 et une confrérie du Saint-Sacrement est créée dans l'église abbatiale la même année. Les bénédictins ne se contentent pas d'accueillir les fidèles les dimanches, ils organisent aussi des missions attirant les foules et au cours desquelles ils distribuent les sacrements. L'action pastorale des religieux de Bouzonville dépasse de loin celle de nombre de leurs confrères. De plus, ils la doublent d'une action éducative où les religieux entretiennent deux classes à l'intérieur du monastère. Fréquentées par les enfants des officiers du bailliage et de la maîtrise des Eaux et Forêts, elles sont appréciées par la population. Mais cela s'explique aussi par le relatif isolement du monastère et sa situation

Dans une certaine proximité d'idées, ce rapport des bénédictins aux cultes et saints locaux prend un autre sens avec l'intégration au royaume de France puis, en 1776, la création de l'évêché de Saint-Dié qui amènent les religieux à oublier leurs anciennes revendications d'indépendance. Enfin, s'ajoute à cela, pour cette deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, une désaffection de plus en plus grande pour les processions et les manifestations extérieures du culte. Les conditions de pratique de la religion ont aussi évolué ; les clercs eux-mêmes ne soutiennent plus totalement ce qui marquait une sacralisation de l'espace.

Alors que les intendants sont invités en 1697, à produire des états des généralités du royaume, l'intendant de Lorraine Jean-Baptiste Desmarets de Vaubourg (intendant de 1691 à 1698) rédige son mémoire avant de restituer ses Etats au duc de Lorraine. Dans ce mémoire pour l'instruction du duc de Bourgogne, héritier du trône de France, il présente les maisons vannistes comme un lieu où "on y fait l'office avec beaucoup d'édification, on y vit dans une grande retraite, on y étudie assidûment, on y fait des conférences sur l'histoire ecclésiastique et sur la théologie, et il s'y élève plusieurs jeunes religieux qui pourront être un jour utiles à l'Eglise"<sup>15</sup>. Cette vision de la congrégation montre bien que la vitalité de celle-ci revient dès les beaux jours bien que la

---

<sup>15</sup> LAPERCHE-FOURNEL Marie-Josée, L'intendance de Lorraine et Barrois à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : Edition critique du mémoire, Paris, éditions du CTHS, 2006, pp. 228-229

paix soit encore toute récente, et qu'elle apparait somme toute comme ayant été peu affectée dans son fonctionnement même si le nombre de religieux a considérablement diminué pendant les années sombres de ce XVIIe siècle finissant. Ce rapide aperçu sur la situation des vannistes montre également le souci d'utilité à l'Eglise et par là même, indirectement, l'utilité de l'Eglise pour l'Etat. L'accent porté sur la vie studieuse des bénédictins vient quelque peu contrebalancer la vision largement négative que Desmarests a des Lorrains en général puisque la congrégation recrute quasi uniquement dans la région et que les religieux cités pour le mérite de leurs travaux en sont tous issus.

Cette tradition intellectuelle s'inscrit en Lorraine dans une tradition remontant aux origines des maisons et contribuant à leur aura. Ainsi les Xe et XIe siècles voient fleurir les écoles monastiques destinées certes aux futurs religieux, mais aussi aux populations locales. Les abbayes touloises constituent avec Moyenmoutier et Saint-Mihiel, de précoces foyers d'érudition. Plusieurs de ces écoles monastiques vont traverser les siècles et être poursuivies par les vannistes à Saint-Avold et Senones notamment, mais aussi dans leur propre réseau interne puisque le collège de Breuil destiné à la formation des religieux, accueille plusieurs garçons de Commercy et ses environs. Cette ouverture se retrouve à Moyenmoutier dont les bénédictins proposent au nouvel évêque de Saint-Dié d'y transférer la classe des humanités de leur noviciat dans sa ville épiscopale et de l'y entretenir à leurs frais. Finalement, Saint-Dié refuse. Le cas de Bouzonville est assez exemplaire de ce souci d'éducation car le soin qu'y apportent les religieux est régulièrement remarqué. Que ce soit lors de l'enquête préluant à la commission des réguliers ou encore au moment de la Révolution française malgré la présence de religieux il est vrai peu recommandables à l'image de dom Hilaire qui abuse de l'eau de vie et courtise les jeunes filles<sup>16</sup>.

Pour faciliter ce travail intellectuel, les religieux disposent dans toutes leurs maisons de bibliothèques assez importantes. La majorité, sans atteindre les proportions de certaines tout particulièrement riches, dépassent en nombre de volumes, les bibliothèques des autres ordres religieux. En effet, l'ampleur des bibliothèques vannistes les place parmi les plus grandes de leurs provinces, les fonds de 4 000 à 9 000 volumes constituent le cas le plus fréquent. Pour l'exemple vosgien, sur les plus de 70 000 volumes recensés dans les inventaires révolutionnaires de cinquante-quatre maisons religieuses<sup>17</sup>, il en est plus de 25 000 qui proviennent des maisons bénédictines.

Les catalogues conservés frappent par l'éclectisme et le caractère encyclopédique de leur contenu. Cet aspect ne saurait échapper lorsqu'est dressé un bilan des domaines représentés : sujets religieux, théologie, controverse, philosophie, droit, toutes les branches de l'histoire, géographie, littérature ancienne et moderne, peinture, sciences, art militaire, langues étrangères... L'abondance et la variété des dictionnaires et des traités relatifs aux sujets les plus divers prouvent à quel point les religieux sont désireux de posséder un outil susceptible d'apporter des réponses aux questions dont ils peuvent être saisis.

Cependant, les bibliothèques servent uniquement aux travaux des bénédictins eux-mêmes. L'institution d'Académies rend ces bibliothèques nécessaires au bon déroulement de ces sessions. Les Académies naissent peu après 1670 sans qu'il soit possible de formuler une date précise. Leur création ne repose sur aucune décision de principe mais sur des considérations locales et pragmatiques. Trois moments sont à distinguer dans leur histoire. La première période

---

<sup>16</sup> GODEFROY Jean-Ernest, *Les bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution*, Paris, Champion, 1918, p. 66

<sup>17</sup> ROTHOT Jean-Paul, "Des bibliothèques ecclésiastiques aux bibliothèques publiques, l'exemple des Vosges, 1789-1840", *Annales historiques de la Révolution française* [en ligne], 366 [octobre-décembre 2011], p. 33



est celle des grands travaux qui en font de 1670 à 1705 des foyers de théologie positive et d'augustinisme. La deuxième période, de 1713 à 1720, en fait des arsenaux pour la défense de Quesnel contre la bulle *Unigenitus*, et enfin, dans une dernière période, de 1720 à 1730, un dernier sursaut de jansénisme et de richisme les anime<sup>18</sup>. Ces Académies sont de véritables centres de recherche groupant sous l'autorité d'un président au talent et à la science unanimement reconnus, une dizaine de jeunes religieux qui, plusieurs heures par jour, participent à des enquêtes et à des débats d'histoire ecclésiastique, de théologie, de patristique ou d'exégèse. L'ordre des travaux est fixé par un questionnaire établi à l'avance par le président. A intervalles réguliers, des synthèses regroupent les résultats épars. Cette méthode s'avère à la fois stricte et efficace. Mabillon qui est le témoin de son application à Moyeuimoutier, l'approuve sans réserve : "la méthode que vous tenez dans votre Académie est très bonne"<sup>19</sup>.

Suite au plan de réforme de Loménie de Brienne, la production s'amplifie. L'abbé Grandidier, chanoine de la cathédrale de Strasbourg et historiographe du roi en Alsace, se félicite en 1778 d'entretenir une correspondance suivie avec la congrégation et se flatte d'y compter des "*amis véritables et éclairés*"<sup>20</sup>. De même, dom Grappin exprime en 1787, au retour d'un voyage à Senones, sa satisfaction d'avoir visité une abbaye "*de religieux marchant sur les traces de leur abbé, c'est-à-dire de vrais saints, des grécisants, des hébraïsants, des canonistes, des théologiens*"<sup>21</sup>. Ce renouveau intellectuel vaut aux vannistes d'être sollicités en 1780 par le Garde des Sceaux pour collaborer aux travaux du Cabinet des Chartes qui, sous l'impulsion de l'historiographe du roi, Moreau, constitue une bibliothèque des sources de l'histoire et du droit français<sup>22</sup>.

## **Conclusion**

Dans le cadre de cet aperçu historique, il apparaît que la Lorraine a de quoi s'enorgueillir de son passé. A la pointe de la réforme tridentine, aux marges du monde protestant, elle développe un certain attachement à un ultramontanisme mal perçu en France alors même que celle-ci s'y implante durablement et efface peu à peu la mémoire locale. Il n'est qu'à prendre l'exemple des palais de Stanislas détruits ou transformés en caserne... Si la réforme mauriste occupe encore parfois quelques pages dans les livres consacrés à l'histoire religieuse moderne, sa mère lorraine a quasiment disparu.

---

<sup>18</sup> TAVENEAU, "La vie intellectuelle..." *art cit*, p. 309

<sup>19</sup> lettre à Dom Calmet du 13 mai 1704 citée par A. Fangé, *La vie du très révérend père dom Augustin Calmet*, Senones, 1762, p. 466

<sup>20</sup> A. M. P. INGOLD, *Les correspondants de Grandidier : Martin Gerbert de Hornau*, Paris, 1896, p. 8ss

<sup>21</sup> BnF, coll. Moreau, ms 229, lettre de dom Grappin à Moreau, Saint-Ferjeux, 12 octobre 1787.

<sup>22</sup> MICHAUX, "La vie intellectuelle...", *art cit*, p. 331